Le personnage de Betali Svön est apparu pour la première fois en février 1973 dans le n°230 de Fiction *avec la nouvelle « Est-ce moi qui blasphème ton nom, Seigneur ? », puis il a refait une apparition dans un chapitre du roman* Happy End, ou la Nouvelle Cité du Soleil *(Denoël, « Présence du Futur », 1982, voir le chapitre « Symphonie macabre »), à contretemps et à contre-emploi.*

Enfin, deux autres épisodes de ce cycle romanesque ne sont pas inédits : « La Musique de la chair », qui a été publié en français… en Allemagne, et « Manuscrit trouvé dans un étui à cigare », paru dans le Lunatique spécial Daniel Walther *(Éons, 2008), compilation due à Richard Comballot, ami attentif qui a tant insisté pour que j'achève les parties esquissées depuis les années quatre-vingt-dix.*

D.W.

Est-ce moi qui blasphème ton nom, seigneur ?

– Je te hais ! me dit-elle, je te hais comme jamais je n'ai haï !

Je secouai la tête, un peu intrigué tout de même. Ces accès de colère ne faisaient pas partie du caractère de Senta. Senta, c'était plutôt le genre de fille sans problème, la cuisse légère, le cul facile. Je m'en servais comme on se sert d'un article domestique, d'usage courant. Mais, comme il me restait, au fond de ce qu'on a coutume d'appeler l'âme, un soupçon d'altruisme, je m'employais lors de nos exercices érotiques à la satisfaire de mon mieux, c'est-à-dire de lui procurer les orgasmes nécessaires à son épanouissement animal.

Et pendant près de deux mois, ça avait été entre Senta et moi une harmonie, toute physique certes, mais quasi parfaite. Il faisait bon entre ses jambes et je ne me privais pas d'en profiter. Mais, aussi plaisant que cela risquerait de devenir pour vous, mon propos n'est pas dans ces lignes de vous livrer par le menu le récit de mes copulations avec Senta… Non !

Commençons par ce qui ressemble à un commencement :

Voici. Je me nomme Betali Svön et je suis âgé de trente-deux ans. Je suis compositeur de musique et, avant l'arrivée des crypto-chrétiens, je vivais sans trop de mal de mes travaux artistiques, allant jusqu'à composer des œuvrettes de circonstance dans lesquelles je louais les mérites des politiciens néo-matérialistes ou chantais les propriétés démentielles d'un nouveau révulsif-purgatif… Les maîtres du monde — pauvre monde — me payaient très comme il faut pour chanter leurs illusoires mérites. Quant aux officines purgeantes et révulsantes, elles me faisaient de véritables ponts d'or.

Le fichu gouvernement interplanétaire, uniquement composé d'imbéciles triés sur le volet, de valets de torture et de sycophantes zélés, qui s'étaient élevés dans la hiérarchie sociale à la force du poignet, me passait toutes mes orgies, riait, bonhomme, à toutes mes folies, se réjouissait de toutes les merveilleuses petites horreurs que je commettais dans le secret de polichinelle de ma propriété à Mar de Sangre.

Et ce fut lors d'un court séjour que je fis sur Mars que les crypto-chrétiens se mirent à faire sérieusement les imbéciles…

Les crypto-chrétiens ! Jadis une bande de pouilleux bavochant des phrases insupportables sur le respect de la vie, le triomphe de l'Amour et le pardon universel des offenses. Les crypto-chrétiens, plusieurs millions de personnes — mâles ou femelles —, les yeux écarquillés dans l'attente du martyre, la bouche grande ouverte sur des psaumes et des déclarations d'amour.

Au début, le danger ne semblant pas très précis, le fichu gouvernement interplanétaire laissa faire, laissa dire, se contentant de faire fesser par la botte policière quelques prêcheurs devenus trop outrecuidants. Et les prêcheurs outrecuidants prenaient leur correction, les yeux au ciel et bénissant leurs bourreaux. Et dire qu'on était dans un monde organisé, structuré, nettoyé, étiqueté, stérilisé, aseptisé, dégraissé, où chaque chose était à sa place et le fichu gouvernement bien en place. Dans un monde, la Terre, qui régnait en maître sur une ribambelle de planètes terraformées, colonisées, pacifiées, inféodées. Un monde où je gagnais confortablement ma dingue de vie grâce aux munificences du fichu gouvernement qu'une bande de braques, d'envapés, s'était juré de faire sauter comme une fusée.

Entendons-nous bien : je n'éprouvais pas une once de sympathie ni de respect pour le gouvernement interplanétaire. Je méprisais même profondément la plupart des pantins rasés de près qui le composaient et qui ne me laissaient flotter la bride sur le cou que parce que j'étais devenu quelque chose comme le chantre officiel du régime et que je leur servais de panonceau publicitaire.

J'étais à Cochise (Mars, hémisphère Sud) et je dirigeais l'ensemble de musique contemporaine local — une tripotée de tâcherons aussi peu doués que possible dans le maniement des spationdes et des vibreurs Monticelli — dans une série de concerts officiels, quand les mass-média ordinaires nous apprirent la nouvelle :

Les crypto-chrétiens s'organisaient, sortaient du désordre pour entrer dans la voie de l'organisation révolutionnaire. Ils avaient choisi pour symbole la lettre majuscule T, symbolisant la croix sur laquelle avait été

cloué le dieu d'Amour. C'était une vieille histoire qui n'intéressait plus personne, une histoire qui s'était passée jadis quelque part dans une ville pourrissante, sous un soleil de plomb fondu. Une histoire de gendarmes et de voleurs.

Malgré cela, les crypto-chrétiens jaillirent des entrailles métalliques des villes, agitèrent non seulement des bannières frappées du T de la révolte, des microphones et des banderoles clamant leur soif de justice, mais également des armes de toutes sortes et de tous calibres. Cela commençait à devenir sérieux, si sérieux qu'on me conseilla vivement de rester sur Mars où les adeptes de la Nouvelle Religion ne comptaient guère qu'une poignée de sympathisants. Je songeai avec tristesse à ma propriété de Mar de Sangre avec ses douze hectares de perversions, à mon étoile vacillante, et demandai à réfléchir un jour ou deux. Ce n'était pas un choix de tout repos.

Ce soir-là, j'allai voir un chromoporno pour ne plus avoir à supporter le ciel couleur framboise qui pesait sur ma tête, pour ne plus entendre les péquenots de Cochise me flûter aux oreilles des finesses de citadin. Dans l'obscurité laiteuse de la salle de projection se déroulait l'ennuyeux kaléidoscope érotique : des volutes de fumée sculptaient lentement des couples et des groupes emberlificotés dans de savants entrechats orgasmiques, des osmoses débilitantes dont aucun détail n'était épargné au spectateur. Une musique d'une inconcevable pauvreté accompagnait ces gymnastiques de cauchemar de halètements poussifs et de vibrations bestiales. Au bout de deux minutes, je lui prêtai une oreille plus attentive : c'était la mienne. Je me levai, quittai la salle de projection, retrouvai l'ignoble ciel couleur framboise : deux ou trois nuages verdâtres y stagnaient comme des feuilles pourrissantes sur un étang de sirop.

Cochise, un cauchemar de vieux chrome.

Cette nuit-là, au détour de ma mauvaise humeur, je levai Senta. Tout à fait par hasard.

Dans le ciel artificiel de Mars s'épanchaient des cascades publicitaires et ce fut sous une giclée de teintes affriolantes que je la découvris : une fille à demi dévêtue écroulée dans une encoignure d'ombre. On aurait dit une séquence de chromoporno évadée de la touffeur des salles obscures. Je m'approchai : elle avait dû abuser d'une des multitudes de drogues qu'on distribuait dans Cochise comme autant de malédictions ou bien alors tomber aux mains des violeurs professionnels qui, dès la nuit tombée, rôdaient inlassablement dans les rues, tels des loups affamés.

Elle avait trop bu. Quand je me penchai sur elle, Senta me mit les bras autour du cou et me gratifia du sourire idiot des filles saoules. Elle avait une haleine détestable, mais son corps était en tous points remarquable. Je la remorquai donc jusqu'à mon hôtel, donnai des instructions précises à l'androïde de service et m'enfermai avec elle dans ma chambre à coucher. Je la jetai sur le treillis de fibres souples et enfouis mes mains sous la chose minuscule et dérisoire qui lui servait de vêtement : la partie inférieure de son corps se tordit comme un abdomen de frelon. Deux minutes plus tard, je me trouvais au plus profond du corps de Senta.

Elle se mit vibrer comme la lame d'une épée. Je la chevauchai sans trop de style, mais elle s'accrochait à moi exactement comme si j'avais été Jupiter en personne. Je me tordis sur ses seins, entre ses cuisses, tel un serpent à l'agonie.

Plus tard, elle s'endormit la bouche grande ouverte, un peu de salive lui coulant aux commissures des lèvres…

Mars, ce n'est vraiment pas grand-chose : des milliers de kilomètres de dunes et des collines. Malgré les gros travaux entrepris pour en faire une planète habitable, en dépit des immenses capitaux investis dans d'infructueuses tentatives de mise en valeur de ses ressources naturelles, notre plus proche sœur du système solaire demeurait un monde d'exil. On y respirait un air chiche et ses habitants cultivaient leur ladrerie avec un soin jaloux. Seuls véritables jalons de la civilisation d'abondance, les bordels fleurissaient sur la planète rouge, languissantes giroflées du stupre engendrées par le sauvage et dévorant ennui qui hantait les plaines battues des vents…

Cochise ne valait guère mieux. 275.000 âmes se répartissant comme suit : quelques centaines de faiseurs de fric, une soixantaine de hauts fonctionnaires du gouvernement, un demi-millier d'artistes pourrissant doucement dans un Canaan de mauvaise drogue, quarante-deux mille flics-espions-sycophantes-forces de l'ordre, et puis des fadas, des pouffiasses, des pédés, des crétins… *Et moi !*

Moi et Senta. Tout un programme.

Sur Terre, les choses n'allaient pas mieux : les crypto-chrétiens, renonçant définitivement à leurs premiers principes de non-violence pour la guérilla et à leurs slogans doucereux pour des mots d'ordre saccageurs, déferlaient sur le pauvre monde comme les cavaliers de Temudjin. Quand ils avaient fait sauter une caserne ou une usine de mendionite, ils plantaient leur T dans le sol sanglant et mettaient genou en terre pour prier, tels, jadis, les glorieux soldats de Gustave-Adolphe. Une fois de plus, la fin sanctifiait les moyens. Le sacro-saint gouvernement, qui n'entendait pas se laisser détrôner sans jeter toutes ses forces dans la bagarre, arma des dizaines de milliers de spécialistes de la pacification, dépensa des milliards de crédits pour s'assurer la complicité d'innombrables zélateurs, dénonciateurs, espions et fabricants d'incidents facilement exploitables,

mais ses efforts demeuraient assez vains. Les armées du Grand T s'organisaient, faisaient une propagande monstre et gagnaient chaque jour de nouveaux adeptes.

Sur l'écran de l'intervision, Senta et moi suivions la marche des événements :

Ici un groupe de paysans hirsutes mitraillant une colonne militaire.

Là une femme dépenaillée ouvrant une bouche noire et hurlant sans fin sur le seuil d'un immeuble ravagé.

Et là, la camisole frappée de l'inévitable T de la révolte, une escouade de crypto-chrétiens mettant à sac un bâtiment officiel.

Et puis, tressant des phrases vides de sens, une des nombreuses têtes à claques du gouvernement faisant le point de la situation…

Alors Senta déclarait mollement :

– Ça me court… Éteins ça, veux-tu ?

Et elle se mettait à me convaincre du bout des doigts que le sort de la vieille Terre ne valait pas la peine qu'on s'y attardât outre mesure. Je vous l'ai dit au début de cette… comment dire… confession ?… pendant deux mois, Senta et moi nous sommes entendus comme larrons en foire. Nos débordements me permettaient de supporter le climat effroyablement provincial de la planète rouge. Je passais mes journées à vouloir inculquer aux artistes du cru les rudiments de la disharmonique et je n'attendais qu'une chose de l'écoulement au compte-gouttes des heures : de pouvoir rentrer à mon hôtel pour sentir sous mes doigts les seins durs, le ventre plat, les cuisses lisses et la chaude toison de Senta.

Pourtant, je maudissais le foutu gouvernement néo-matérialiste de son impéritie. Ça valait bien la peine d'avoir conquis le monde pour se le laisser arracher par un ramassis de prédicateurs pouilleux. Toujours mes souvenirs chagrins me ramenaient à Mar de Sangre et à ses douze hectares d'impunité.

Mars qui, depuis longtemps, lorgnait un lambeau d'indépendance, résolut de réduire ses relations avec la planète-mère au strict minimum vital, ce qui revenait à dire qu'elle se retranchait derrière ses frontières comme un avare derrière sa porte close. J'étais fait comme un rat, et j'eus beau courir les antichambres des ministères, on me renvoyait avec des excuses, des sourires polis qui dissimulaient mal les premières lueurs du mépris, me mêler de ce qui me regardait, c'est-à-dire de ma musique et de mes octuors souffreteux.

En désespoir de cause, j'envoyai par courrier rapide une lettre fleuve émaillée de concetti et destinée à mes bons amis du ministère des Arts et de la Culture. J'appris plus tard que mon épître n'avait jamais quitté Cochise : on l'avait jetée dans une oubliette des plus profondes où s'accumulait depuis quelque temps déjà le courrier à destination de la Terre.

Par le truchement de l'intervision et les comptes rendus des correspondants de guerre détachés sur Terre, nous parvinrent des informations alarmantes : les crypto-chrétiens, tout entiers envahis par une frénésie de prosélytisme, avaient réussi à faire main basse sur un spatiodrome mal surveillé et parlaient à présent, selon des sources bien informées, d'envoyer vers les autres planètes — les autres bergeries du Grand Berger, disaient-ils dans leur ridicule jargon — leurs « astronefs de lumière », porteurs de la Parole de l'Unique-Dieu !

Écœuré, j'allais tous les jours m'échiner à inculquer à mes clowns musicaux le mode d'emploi des vibreurs Monticelli. On continuait à me donner du « Cher Maître » ou du « Monsieur Svön », mais je sentais que j'avais terriblement dégringolé le long de l'échelle sociale. J'étais un homme fini. Sans la protection de mes bons camarades du gouvernement terrien, je ne pesais pas plus lourd qu'une météorite lancée au gré des courants interstellaires, entre des mégasoleils en ignition… Alors, le soir venu, je courais retrouver Senta, me coulais entre ses cuisses, par devant, par derrière, par au-dessus, par en dessous, dans toutes les postures possibles et imaginables, et je la possédais rinforzando, staccato, sforzando, tenuto, crescendo, fortissimo, diminuendo, puis da capo, poco a poco et legato… pour m'abîmer au bout du compte dans un sommeil hanté de cauchemars collants et nauséeux comme des confiseries orientales.

Mais, ainsi que je vous l'ai déjà laissé entendre par deux fois, toutes ces belles et bonnes choses que je faisais avec Senta ne durèrent qu'une soixantaine de jours (terrestres), au bout desquels vint la grande désillusion…

Autour de Cochise s'étendait une sorte de désert rocailleux où l'on avait essayé à de multiples reprises d'acclimater une variété d'alfa, et qui était, pour un exilé comme moi, le visage même de la désolation et de l'ennui. Nulle forme de vie évoluée n'avait pu subsister sur le sol de Mars, et si nous avions réussi par la dérisoire magie de notre science de carton-pâte à redonner un semblant d'atmosphère respirable à la planète, nous avions échoué dans toutes nos tentatives d'adapter aux déserts de ce monde quelques-unes de nos espèces animales inférieures. Seuls rescapés d'un temps où la planète avait (peut-être) été un monde semblable à notre Terre, deux ou trois variétés de créatures serpentiformes hantaient encore la poussière et la rocaille, se nourrissant chichement de petits lichens à la vie dure et tenace, d'animalcules incertains qui se reproduisaient en milieu quasiment anaérobie. Oui, Mars avait été pour les hommes de science et les rêveurs un immense sujet de déception. Seuls les faiseurs de fric avaient cru, au début, pouvoir chanter leur péan : la planète regorgeait, semblait-il, de richesses naturelles, et les chercheurs de capitaux à l'état natif n'y étaient pas allés de main morte.

On avait retourné de larges bandes de territoire avec une hargne et une endurance admirables. Puis ils s'étaient rapidement aperçus que Mars vendait trop chèrement sa peau…

Mais je m'écarte de mon sujet…

Autour de Cochise — comme autour de la plupart des villes martiennes — s'étendait un vaste désert rocailleux…

J'avais pris place dans une voiture automatique, histoire de me changer les idées, de fuir le studio d'enregistrement où mes « musiciens » s'ingéniaient à reproduire le premier tiers de la *Sonatine rouge* de Pavel Defrovski. Le petit engin de métal argenté filait majestueusement entre des monticules émoussés, des lézardes zigzaguantes et ce qu'on appelait — à tort — les dunes. Le dos bien calé contre le corbillon de fibres souples, les narines remplies d'une fumée à la fois endormeuse et analeptique, je laissais infuser en moi l'impayable bonheur de me ficher de tout. De temps à autre, tandis que mon véhicule fonçait et louvoyait entre les pièges naturels du désert martien, je revenais en songe à Mar de Sangre, aux nuits tumultueuses de mon existence de parasite… Mais ce n'étaient plus que de brefs éclairs dans mon cerveau, des fulgurations de lumière acide qui désintégraient un à un mes remugles de souvenir.

On m'avait recommandé d'aller voir les ruines. Ce qui restait de ce que nous appelions — de ce que les archéologues appelaient — l'antique civilisation martienne : quelques blocs d'une matière prodigieuse, un vague entassement de moellons mimant un Cuzco d'apocalypse, deux ou trois vastes cercles de pierres dressées comme des Stonehenge de l'espace. En résumé : plutôt peu de choses. Quant aux Martiens, nous nous perdions en conjectures, car il ne restait d'eux nulle image, nulle reproduction statufiée : le grand vent issu de la nuit du temps et des sables endormeurs de l'oubli était passé sur la civilisation de la planète rouge comme un rouleau compresseur. Fantômes immatériels, invisibles, les Martiens défunts nous contemplaient peut-être dans nos furieuses allées et venues avec, sur leurs lèvres de vent et de sel évaporé, ce semblant de sourire que confère l'ironique et inutile supériorité de la mort… Vous me pardonnerez cette digression !

J'allai donc voir les ruines avec une vague pensée pour Senta qui devait s'ennuyer à l'hôtel entre une bouteille de liqueur verte, ses cigarettes violemment parfumées et ses vieux bouquins si pétris de sentimentalisme qu'il bavait d'entre les pages effritées par le temps… avec aussi un regret quand, fermant les yeux sous les coups d'épingle du faux jour de Mars, je revis dans un éclair le ventre ouvert, tapissé d'accueillante chaleur…

Elles avaient tout de même quelque chose d'inquiétant, ces vieilleries acagnardées dans le giron des sables : sans doute l'aura détestable des charognes qui mettent toute l'éternité à pourrir.

Devant moi se dressèrent des blocs de pierre, obscurs comme une malédiction. Je m'arrêtai, les pieds vissés dans la poussière, me demandant si je ne ferais pas mieux de retourner à la voiture et de me tirer de ces parages où un passé cagneux ne savait plus de quel côté se tourner pour mourir une bonne fois pour toutes. Retourner à Cochise, faire l'amour à Senta… rêver à Mar de Sangre, au bon vieux temps…

Et puis une force à la fois molle et irrésistible, comme un gros tentacule coulé de l'incertaine mouvance qui agitait le cœur des choses, me saisit aux épaules, me poussa en avant, vers les grands pans de murailles adossés contre le néant. Le vent se leva soudain et fit crépiter contre ma trop luisante combinaison de touriste et mes bottes flambant neuves les cent mille aiguillons de ses abeilles de silice.

Puis je perçus un bruit de voix, mais non point de celles qu'on prend pour tenir une conversation : il s'agissait, je m'en rendis compte presque immédiatement, d'une espèce de récitation litanique. Je m'arrêtai pour mieux entendre. La voix disait :

« *Est-ce moi qui blasphème ton nom, Seigneur ?*
en ce cercueil de l'âme
— ce corps misérable —
avec des pensées inquiètes, des capitulations,
des faux-semblants, des échappatoires ?
Est-ce bien moi qui blasphème ton nom, Seigneur,
par mes atermoiements, ma lassitude ?
Ne laisse pas retomber notre bras, Seigneur,
mais remplis-nous après la bataille
de l'immense amour du monde !
En ce cercueil de l'âme mes pensées inquiètes… »

Un bourdonnement sinistre envahit mon crâne, brouillant mes perceptions auditives.

Pourquoi n'ai-je pas tourné le dos à la pierre obscure, pris mes jambes à mon cou, foncé comme un perdu vers le dôme irisé de Cochise ? L'air ténu que l'on respirait sur Mars produisait un petit sifflement grotesque en pénétrant et quittant mes voies respiratoires. Je demeurai là, un long moment, ancré dans le sable, telle une épave dérisoire échouée sur les hauts-fonds d'une mer de poussière, et je devais avoir l'apparence de mon propre reflet. Puis je parcourus rapidement la dizaine de mètres qui me séparait d'une sorte d'arène ovale.

Il y avait là un bon demi-millier de femmes, d'hommes et d'enfants entourant un T de bois fiché dans le sable et la rocaille, une équerre démesurée… Les astronefs de lumière étaient venus, sautant le minuscule hiatus entre Terre et Mars d'un bond de puce savante.

L'officiant, qui se tenait tout juste en face de moi, au pied de la croix, était grand, pâle, fortement barbu, et il portait une sorte de vareuse passée, aux poches déformées. Les bras levés vers le ciel synthétique de la planète rouge, il continuait imperturbablement d'invoquer la divinité. En temps ordinaire, voyant un tel spectacle à l'intervision, j'aurais été secoué par une franche hilarité, mais là, à la merci de ces gens dont j'ignorais tout, dans un désert symbolisant avec précision la solitude et la mort, je n'avais plus envie de rire.

Je me fis tout petit derrière mon pan de mur, maudissant le hasard qui m'avait amené en ce lieu.

J'eus l'impression affolante que le regard du « prêtre » venait de rencontrer le mien : « Ça y est, me dis-je, il va ameuter tout son monde ! Je suis fait… » Mais les yeux du prédicateur n'en voulaient qu'au ciel, et il ne cessait de l'invoquer en phrases redondantes.

La croix en forme de T finit par exercer sur moi une sorte de fascination morbide qu'entretenait le flot litanique des paroles de l'inconnu :

« *Dis, Seigneur, toi qui règnes sur la face cachée des choses,*
est-ce moi,
moi !
qui blasphème ton saint nom, qui insulte à ta sainte face ? »

Les fidèles baissaient la tête avec cette dangereuse humilité des fanatiques. Là-bas, à quelques centaines de pas, un petit groupe d'hommes montait la garde auprès d'un alignement tout militaire de faisceaux : je ne suis pas un spécialiste de l'armement moderne, mais je n'eus guère de peine à reconnaître des fusils à charges implosives.

« *Donne-nous le privilège, Seigneur, de ne pas oublier même au plus dur du combat la suprême doctrine de l'universel amour…* »

Peut-être n'aurais-je plus eu la volonté de faire le moindre geste, peut-être aurais-je attendu stupidement que la cérémonie voulût bien se terminer et que les crypto-chrétiens me découvrissent, accroupi derrière mon ridicule morceau de muraille si, laissant courir mon regard dans la foule recueillie, je n'y avais cru reconnaître soudain un visage familier. Ce fut comme si on m'avait jeté au visage un plein baquet d'eau glacée.

Je me retins de hurler et pris la fuite tel un voleur, poursuivi par les litanies de l'officiant.

Avec un ronronnement presque imperceptible, la voiture des sables mit le cap sur Cochise. L'habitacle était admirablement climatisé, mais je transpirais à grosses gouttes, englué de la tête aux pieds dans mon angoisse et ma colère.

C'est lorsqu'on veut vraiment tuer le temps, comme on dit, que l'on se rend pleinement compte à quel point les villes martiennes sont désespérément provinciales. Les distractions que l'on vous y propose sentent toutes le lupanar de bas étage et la gaudriole grumeleuse. Je m'abîmai par dépit dans une ivresse bégayante et racontai sempiternellement les mêmes histoires aux conclusions équivoques à des barmans impassibles ou des videurs doucereux, nageant sans fin dans mes arguments comme un poisson dans une mare. En fin de compte, j'allai vomir dans un lavabo profond de dix pieds avant de me payer un douche-et-massage dans un institut spécialisé. Quand je rentrai à l'hôtel, je n'avais pas l'air très frais, mais je tenais sur mes jambes…

Senta était là, fidèle au poste, me souriant de façon engageante. Je lui souris en retour et elle fit semblant de ne pas remarquer l'état déplorable dans lequel je me trouvais.

– Beaucoup de travail ? demanda-t-elle, et je mourus d'envie de lui flanquer ma main à la figure.

– Ça dépend… Et toi, qu'as-tu fait de ton après-midi ?

– Pas grand-chose… Baladée en ville… bouquiné… comme d'habitude…

– Comme d'habitude, vraiment ! Est-ce que tu ne vas pas finir par t'ennuyer ferme entre tes balades, tes mélanges euphorisants et tes vieux bouquins bouffés aux mites ?…

Elle haussa les épaules.

– Je suis faite ainsi. Et puis, entre mon existence d'auparavant et celle-ci, c'est comme le jour et la nuit. Entre le caniveau et cette chambre d'hôtel, il y a un monde…

Je m'étendis à côté d'elle sur le lit et lui caressai doucement les cuisses.

– C'est drôle, nous nous connaissons depuis deux mois et nous ne sommes jamais allés nous promener ensemble. Toi qui connais la région, dis-moi… est-ce qu'il n'y aurait pas des excursions à faire dans les parages ?

La pression de mes doigts s'accentua sur ses cuisses chaleureuses.

– Les ruines, par exemple ?

Je la sentis vibrer légèrement.

– On m'en a dit grand bien… Il paraît…

Avec des artifices de chair et de peau dont elle connaissait tous les secrets, elle essaya de détourner le cours de la conversation.

– Tu n'as pas répondu à ma question, dis-je avec toute la froideur dont j'étais capable.

Elle eut un petit rire de gorge qui sonna si faux que je fus tenté d'avoir pitié d'elle, de la saisir à bras le corps et de lui jouer une fois encore la comédie de la passion. Mais le souvenir de ma déconvenue, quelques heures auparavant, me remit les idées en place :

– Il paraît, déclarai-je, que nous allons avoir des ennuis avec les crypto-chrétiens… Ils auraient maintenant des flottilles entières de spationefs, des appuis en haut lieu et un arsenal inquiétant d'armes perfectionnées. Mais tu as dû en entendre parler, si tu as suivi les émissions de l'intervision… Y a-t-il du nouveau ?

Tout en parlant, je m'étais remis à la caresser, parce que de toute façon il était impossible de rester couché à côté d'une fille comme Senta sans se servir de ses doigts. Elle se fit toute moiteur, tout abandon, avec de petits rauquements encourageants qui, au lieu de me décider à lui sauter dessus, augmentèrent encore mon dépit.

« Tu en rajoutes, pensai-je, cette fois-ci tu en rajoutes… »

– Senta…

– Oui…

– Non, rien.

Je m'allongeai sur elle. Pour la dernière fois, me dis-je, pour la dernière des dernières fois… J'aurais voulu être de retour à Mar de Sangre et laisser le temps couler sur moi, vautré dans ma bienheureuse lâcheté. L'équerre des jambes de Senta s'ouvrit comme une paire de ciseaux et je me faufilai grossièrement dans sa belle toison odorante. Et la chevauchant avec une violence concertée, je blasphémai en silence le nom de ce dieu de pacotille auquel elle avait choisi de se consacrer. Puis je cherchai ses yeux : ils étaient restés grands ouverts et ils n'exprimaient rien.

Et le charme fut définitivement rompu.

Plus tard, dans la nuit de la chambre, elle me tendit un gobelet.

– Cela te fera du bien, dit-elle, tu n'as pas l'air d'être au mieux de ta forme.

Et, peut-être parce que la plupart des choses m'étaient soudain devenues indifférentes, j'avalai cette médecine d'un trait.

[CETTE NOUVELLE CONTINUE DANS LA MUSIQUE DE LA CHAIR]